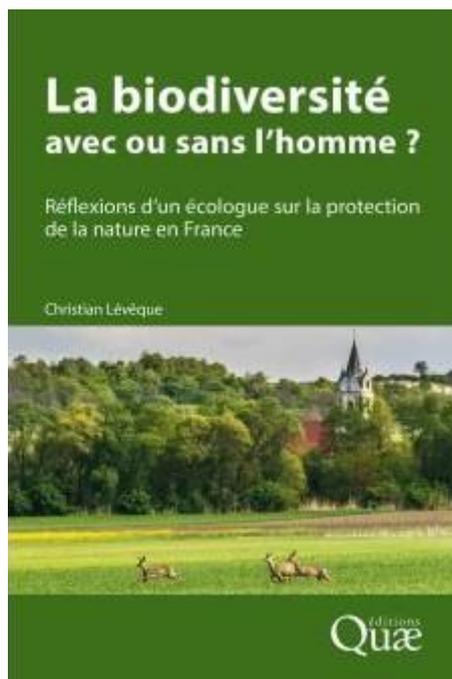


LA BIODIVERSITÉ, AVEC ET SANS L'HOMME ?¹

par Christian LÉVÊQUE²

Préface de Gérard TENDRON³; Dédicace à Suzanne MÉRIAUX⁴



Jean-Marc Boussard. – La biodiversité est à la mode, portée par les écologistes au niveau d'un enjeu politique majeur. Mais qu'est-ce exactement que la biodiversité ? Peut-on la mesurer ou la contrôler ? Peut-on lui attribuer une valeur ? Christian Lévêque, un écologue de terrain (il faut bien inventer un mot nouveau puisque l'ancien mot « écologiste » désigne maintenant non plus un savant, mais un adepte d'un mouvement politique), tente de répondre à ces questions. Il insiste sur le décalage entre la folie médiatique contemporaine autour de cette idée (folie entretenue par un dénigrement systématique de l'espèce humaine) et les connaissances encore limitées qu'un vrai scientifique peut en avoir.

De fait, il montre comment le mot « biodiversité » est un « mot valise », étiquette imprécise associée à un concept non quantifiable, qui se réfère à la diversité des « espèces » et des « habitats ». Or le mot « espèce », lui-même, n'est pas sans ambiguïté, car si la notion est à peu près claire chez les plantes et les animaux « supérieurs » (des individus sont de la même espèce si leurs descendants sont viables et féconds), elle l'est moins chez les bactéries et les organismes unicellulaires. Quant à la notion d'« habitat », elle est encore plus discutable, dans la mesure où beaucoup d'êtres vivants peuvent s'adapter à des environnements multiples....

En même temps, « la bonne nature » en équilibre pour l'éternité est-elle un mythe. La nature n'est pas

¹ Éditions Quæ, Paris, 2017, 128 pages. Collection « Les livres de l'Académie ».

² Membre de l'Académie d'agriculture de France.

³ Secrétaire perpétuel de l'Académie d'agriculture de France.

⁴ Membre de l'Académie d'agriculture de France † septembre 2016.

toujours « bonne » (sans parler des ouragans, songeons seulement à l'agrément d'une soirée de plein air dans un nuage de moustiques). Surtout, elle évolue constamment depuis l'origine des temps. Il faut donc s'adapter au changement, et envisager l'avenir sous un angle dynamique - donc incertain.

Les « artefacts » humains ne sont pas forcément « mauvais », et peuvent avoir de « bonnes » conséquences inattendues : par exemple, le « Lac de Der » (un lac artificiel créé en Champagne, il y a une cinquantaine d'années, à la place d'une ancienne forêt, pour régulariser le débit de la Seine) est devenu un point de passage régulier pour de nombreux oiseaux migrateurs et une « zone humide » remarquable. De la sorte, même si sa création avait suscité quelques oppositions, l'idée de le supprimer, à l'heure actuelle, serait l'objet, le cas échéant, de l'indignation de tous les mouvements écologistes.... *A contrario*, certains de ces aménagements qui ont été développés pour être « bon » pourraient bien se révéler plus pervers que prévu : par exemple, les « trames vertes et bleues » développées pour faciliter la circulation des plantes et des animaux ont beaucoup de chances de bénéficier surtout aux « espèces invasives ».

Surtout, existe-t-il une « biodiversité de référence » qui serait immuable en l'absence de l'homme, et que celui-ci viendrait « dégrader » ? Christian Lévêque s'insurge contre cette idée. C'est la thèse centrale du livre, illustrée, afin d'éviter les généralisations hâtives, essentiellement sur le cas de l'Europe et de la France, parce que l'évocation des autres continents, qui constituent toujours des cas particuliers, aurait exigé de trop longs développements.

Lors de la dernière glaciation, l'Europe, presque entièrement recouverte de glaciers, était fort pauvre du point de vue biologique. Avec le réchauffement climatique, le retrait des glaces et la montée du niveau des mers, de nombreux organismes vivants s'y sont installés. Il est probable que ce processus, toujours en évolution, est loin d'être terminé, et qu'il se poursuivrait même en l'absence de tout être humain. Dès lors, parler d'une nature « en équilibre de long terme » est un non-sens total.

On ne peut certes pas nier que cette recolonisation de l'Europe par le monde vivant se fait sous l'influence humaine. Mais si l'homme appartient à la nature - ce qui semble bien être le cas ! il s'agit là finalement d'un processus lui-même « naturel ». Aussi bien, les paysages bucoliques que les citadins contemporains admirent aujourd'hui dans nos campagnes et nos forêts ne sont-ils que des conséquences de l'action humaine depuis au moins plusieurs centaines d'années sur des milieux qui sont par conséquent totalement « artificialisés ».

De ce qui précède, on pourrait déduire que l'auteur est un maniaque du « bétonnage », et ne sera satisfait que lorsque la terre entière ressemblera à Manhattan. Bien sûr, rien ne serait plus faux. Christian Lévêque est tout à fait capable de goûter la splendeur d'un paysage, la beauté des fleurs et l'agrément des ballades à la campagne. Plus que personne, il est attaché au « jardin planétaire ». Mais il est conscient de ce que ce jardin nécessite un jardinier, et un jardinier compétent, capable de s'appuyer sur les acquis de la Science, plutôt que d'imposer à ses contemporains des injonctions arbitraires et inefficaces, sinon contre-productives.

Cela dit, à ce stade, les difficultés ne font que commencer, car justement, si les écologistes sont le plus souvent ignorants et dogmatiques, le jardinier souhaité, lui, un véritable écologue, est bien conscient de ses limites. Pour améliorer notre environnement, il faudra savoir ce que nous voulons, sur quoi agir et à quel prix. Rien de tout cela n'est simple.

C'est peut-être ici que j'aurais quelques divergences avec l'auteur. S'il critique avec beaucoup de pertinence le dogmatisme des écologistes politiques, il est peut-être un peu court sur les alternatives. Sans doute a-t-il raison de nous dire qu'au fond, les choses ne vont pas si mal, et que l'homme appartenant à la Nature, il suffit d'accompagner celle-ci au coup par coup. Et comme tout vrai scientifique est conscient de ses insuffisances et de ses erreurs, cela incite à la prudence et à la modestie. Aussi bien, ce n'est pas au scientifique de répondre à la question « que faut-il faire ? » (il n'a aucun mandat pour cela), mais seulement « quelles pourraient être les conséquences de..? », ce qui est bien différent.

Sur ce point, il existe une profonde similarité entre l'écologie et la science économique, similarité qui

explique peut-être pourquoi je me suis senti si profondément d'accord avec Christian Lévêque. En même temps, j'ai aussi un point de divergence, tant avec lui qu'avec beaucoup de mes pareils économistes. Comme ces derniers, il proclame ses réticences devant l'usage des modèles - ces programmes informatiques qui, à partir d'équations mathématiques, sont censés prévoir l'évolution de systèmes complexes sous l'effet de changements dans les « variables de contrôle ». Et en effet, les modèles peuvent rarement « prévoir » ce qui arrivera dans des environnements « chaotiques » (au sens mathématique du terme) complexes et évolutifs. En plus, il est vrai qu'ils ont été utilisés comme des armes dans beaucoup de débats politiques (depuis « les avantages de la libéralisation » jusqu'aux « horreurs de l'effet de serre »), ce qui est dangereux et contraire à toute méthode scientifique.

Mais, dans une démarche expérimentale, les modèles complexes sont tout de même des instruments précieux pour évaluer la qualité de notre savoir à un moment donné. On peut regarder dans quelle mesure un modèle donné reproduit le comportement observé d'un système, et ainsi en valider (ou invalider) les hypothèses sous-jacentes, en tout cas, repérer les questions importantes et les distinguer des détails sans conséquences. C'est ainsi que l'on procède en astronomie ou en physique. On devrait pouvoir en faire autant à propos de l'évolution des échanges commerciaux comme de la biodiversité. Et cela permettraient de fonder sur des bases plus profondes que la simple observation les réponses apportées à la question précédente : « quelles pourraient être les conséquences de...? », dont nous avons vu à quelle point elle était légitime...

Voici donc les raisons pour justifier tout à la fois mon enthousiasme pour ce livre et mes réticences à en accepter la totalité des conclusions. Une chose est sûre : quelques puissent être ces réserves, cet ouvrage « remet les pendules à l'heure » dans beaucoup de domaines pollués par le dogmatisme et l'intolérance. Par-dessus le marché, il le fait de façon très agréable, avec une prose légère et sans pédanterie : c'est toute même une raison essentielle de le lire et d'en faire profiter le débat public...